

Dieu merci, nous jouissons tous d'une excellente santé, moi surtout. C'est une grande grâce que le Seigneur nous fait. Nous avons encore des provisions en abondance, quoique la famine soit grande dans certains districts. On m'assaille pour du blé indigène et il est difficile de toujours refuser. L'année est d'une fertilité exceptionnelle ; les champs en culture sont magnifiques, mais pourra-t-on les sarcler ? C'est là ce qui nous inquiète. Les chefs appellent tous les hommes aux combats et toute la besogne des champs repose sur les femmes. Mais nous ne sommes pas inquiets, nous savons que tout sera dirigé pour le mieux. C'est une des salutaires leçons de l'épreuve ; on apprend à tout remettre à Celui qui a compté tous nos cheveux. Jusqu'ici, Morija a été fort tranquille ; sauf l'absence presque totale des hommes de la station et le passage constant de guerriers armés jusqu'aux dents, on ne soupçonnerait pas qu'une lutte acharnée se livre à vingt et quelques kilomètres d'ici. Même la petite boutique que notre brave marchand Wells a laissée ici, fait pour environ sept livres sterling d'affaires par jour. Depuis qu'il est parti, son commis David Sébaka a pu vendre pour près de mille livres. Malheureusement son stock est à peu près épuisé. Voilà un bel exemple de l'honnêteté des noirs.

Mais adieu, je ne puis pas en dire plus long aujourd'hui. Dieu vous garde et nous garde, nous aussi.

Dr E. CASALIS.

---

QUELQUES LIGNES DE M. JOUSSE AU DIRECTEUR DE LA  
MAISON DES MISSIONS

Thaba-Bossiou, 3 décembre 1880.

Cher frère,

Malgré le péril des temps, nous sommes encore en vie et jouissons d'une bonne santé. Cernés de toutes parts, privés

de la poste, nous sommes exposés à trouver le temps long ; mais, grâce à Dieu, il n'en est rien. Nous sommes au printemps, de riches pluies nous ont été envoyées comme pour laver le sang que répandent les hommes ; la nature est magnifique et notre jardin splendide...

J'espère que vous ouvrez *l'œil au bossoir*, comme disent les marins. Il ne manque pas de gens qui rêvent déjà d'enlever aux Bassoutos leur pays. Ah ! les mangeurs de terres ! comme les appelle le Dr Stewart, comme ils seraient heureux s'ils pouvaient enlever à nos gens celles qui leur appartiennent. Ce serait cependant un bien mauvais calcul. Les Bassoutos peuvent rendre de très grands services, placés comme ils le sont entre la Colonie et tant d'autres tribus situées à l'est et au nord ; mais ces gens-là ne peuvent souffrir que le nègre possède encore un lieu qu'il puisse appeler son chez-soi. Que les Eglises de France *crient* — prier ne suffit pas — pour que ce champ nous soit conservé et pour que les Bassoutos puissent tourner de nouveau leurs regards vers Dieu.

A l'heure qu'il est, rien n'a encore été interrompu dans ma station, sauf le pensionnat de jeunes filles. Dans cinq annexes, l'Évangile a été régulièrement prêché. Jusques à quand?... Chaque dimanche, en chaire, je me sens ému en songeant que c'est peut-être pour la dernière fois. Mais le Seigneur règne ; il saura enchaîner tant de gens prêts à nous dévorer.

Adieu ; des amitiés cordiales à tous.

TH. JOUSSE.



SUITE DES RÉCITS DU MISSIONNAIRE DIETERLEN

Hermon, 15 novembre 1880.

...Ce soir mon cœur est plein d'amertume, et j'ai peur de le laisser parler. Nous avons eu ici des blancs qui nous ont donné le triste spectacle de leur méchanceté et de la soif de destruction qui les dévore. Après avoir rôdé pendant des